

6 heures du matin, belle manifestation militaire. Un général russe part comme chef de corps d'armée sur la frontière et près de 200 officiers sont venus le saluer à la gare. La musique joue jusqu'au départ du train.

7, 8, 9, 10, 11, 12 août. Le voyage se continue et nous semble d'une longueur interminable. Les arrêts sont nombreux à cause des trains de troupes : d'abord des réservistes allant en Sibérie remplacer les troupes rappelées en Europe, puis peu à peu les soldats qui viennent des régions du sud et marchent au feu.

Mais c'est la rareté des nouvelles qui est surtout pénible.

Aux villes importantes, c'est la course aux journaux qu'on s'arrache, et que l'on commente ensuite de longues heures. Entre temps, dans les villes de moindre importance, nous trouvons une feuille de télégramme.

A mesure qu'on se rapproche de la Russie d'Europe, les prairies ont fait place aux champs. La moisson est faite déjà : la Russie ne manquera pas de blé.

Quelques beaux paysages rompent la monotonie de la route ; surtout la traversée des grands fleuves et le passage des monts Ourals.

13 août. Les retards se sont accumulés. J'aurais dû être le 11 à Paris, et ce n'est que ce soir, tard, que nous voyons enfin les tours et les clochers du Kremlin. Moscou, la ville sainte ! Tout le monde descend, car naturellement, sauf les troupes, personne ne va à la frontière.

14 août. Je puis enfin dire la messe, ce qui ne m'est pas arrivé depuis le 28 juillet en quittant Tokio. Malgré la pluie, nous visitons la ville, si pleine de monuments, de monastères et d'églises.

Mais une autre visite importante pour moi, est celle que je fais au consulat général de France. Il n'y a pas de doute : je suis mobilisé et dois à mon retour en France, regagner Cherbourg, mon port d'attache. De plus, comme un détachement de mobilisés (c'est le quatrième et dernier) doit quitter Moscou le lendemain soir, je suis chargé de le conduire jusqu'à Marseille, par Odessa et Constantinople. Voilà un voyage